International Journal of Latest Research in Humanities and Social Science (IJLRHSS)
Volume 07 - Issue 03, 2024, ISSN: 2456-0766
www.ijlrhss.com || PP. 01-16

La communication interculturelle sous l'effet de la binarité langagière en littérature maghrébine de langue française— Cas des deux premiers romans de Driss Chraïbi, *Le Passé Simple* et *Les Boucs*—

BADAD Taoufiq, LHAMRI Hasnae
Université Sultan Moulay Slimane, laboratoire LARPEG (FEG) /LS, Beni Mellal, Maroc

Résumé: La présente contribution s'interroge sur les effets du système binaire des langues sur la communication interculturelle. En ce sens, elle ambitionne de mener une réflexion surle rôle de médiation interculturelle des langues, qui contribue à établir des liaisons de sociabilité entre des gens issus de cultures différentes. Il y sera question aussi de l'interculturalité[1],en tant que conséquence directe du contact binaire des langues sous ses diverses formes (emprunts, alternances codiques, calques, figures de l'interculturel), compte-tenu du fait que l'individu est continuellement emprisonné entre divers réseaux qui l'encerclent : linguistique, culturel, idéologique, etc., et que cette forme de communication renvoie d'ailleurs à l'ensemble des aspects de la vie des individus. Cela semble en effet exclure tout acte d'acculturation dictée et infligée, et révèle l'extrême importance, voirel'immense besoin d'établir des échanges entre langues et cultures, favorables et utiles, garantis et tolérés. Sous cet angle de vue , la langue devient ainsi comme un dépositaire du patrimoine historique et culturel, transformé en système de signes, et dont la fonction véhiculaire traduit sa capacité à installer un climat de réconciliation et symbiose entre les civilisations.
Mots clés: système binaire – communication interculturelle – contact binaire –Symbiose.

Abstract: This paper examines the effects of the binary system of languages on the Intercultural Communication. In this sense, it aims to reflect on the role of intercultural mediation of languages, which helps to establish connections of sociability between people from different cultures. Interculturality will also be discussed, as a direct result of binary language contact, given the fact that the individual is continuously imprisoned between various networks that surround it: linguistic, cultural, ideological, etc., and that this form of communication refers to all aspects of the life of individuals. This seems to exclude any act of acculturation dictated and inflicted, and reveals the extreme importance, even the immense need to establish exchanges between languages and cultures, and useful, guaranteed and tolerated. From this point of view, the language thus becomes as a repository of historical and cultural heritage, transformed into a sign system, and whose vehicle function translates its ability to install a climate of reconciliation and symbiosis between civilizations.
Keywords: binary system – intercultural communication – binary contact –Symbiosis.

Introduction

Dans un contexte littéraire qu'est la littérature maghrébine de langue française, marquée tout particulièrement par le rapport binaire français / arabe, mais où évoluent aussi, – à moindre degré –, d'autres rapports de binarité, tels que français / anglais, français / allemand, etc., le système binaire présuppose des interactions, inéluctablement linguistiques et culturelles, ayant forcément un impact sur le style de l'écrivain. En effet, la spécificité de cetteréflexion réside dans le fait qu'elle s'intéresse principalement à sa modalité d'engagement culturel, se manifestant généralement sous forme d'une communication interculturelle, provenant immédiatement d'un espace de contact entre les langues qu'est le roman maghrébin francophone. Car, cela renvoie à une situation où la langue connote la création littéraire, dont l'impact sur la créativité et sur le style d'écriture se manifeste constamment, et où, l'écrivain maghrébin serait poussé, par le moyen du travail artistique qui s'affirme à travers les métissages linguistiques et culturels, à réaffirmer les repères de son identité d'origine en mirant les deux rives de la Méditerranée. Dans ce sens, cette contribution, qui fait appel àplusieurs champs disciplinaires (sociologie, psychologie, psycholinguistique, littérature, etc.), s'inscrit principalement dans le champ de la sociolinguistique où le mode de fonctionnement du système binaire, se réalise depuis la perspective offerte par l'approche interactionnelle en contexte littéraire, qui s'inscrit dans l'intersection entre la bilingualité, le contact de langues et l'interculturel.

[1]Plusieurs synonymes de "la communication interculturel" ont été proposés (employés) à cet égard : interculturalité, interculturel, etc.

1. Contact de langues ou contact de cultures

Il y aurait long à dire sur l'évolution de l'interculturel, dès lors que l'individu est constamment claustré entre de multiples réseaux (langues, cultures, idéologies, rapports sociaux, etc.) qui l'assiègent. Ce concept laisse doncentendre une forme de communication qui renvoie aux divers aspects de contact, relatifs aux angles de la vie quotidienne, dont elle est témoin et auxquels elle confère teneur et forme (Zaki, 2004 : 15) :

« la communication interculturelle est le rapport qui donne le sens et la valeur, d'une part, aux différents contacts [des langues] des personnes et des groupes et, d'autre part, aux distances qui les séparent et les éloignent les uns des autres. C'est la caractérisation par toute la symbolique par laquelle la personne ou la communauté se perçoit, perçoit le monde et les autres»

Par l'exclusion de tout acte d'acculturation dictée et imposé, l'auteur insiste sur la nécessité et le rôle d'une éducation plurilingue, utile et favorable à une médiation interculturelle, garantie et tolérée. Dans ce sens, l'interculturel dans son contexte littéraire, par exemple, repose principalement sur l'intentionnalité et le vouloir dire de l'écrivain qui puise,en même temps, dans les ressources de sa langue maternelle, et celles de la langue étrangère qui constitue essentiellement son outil d'écriture et d'expression, ce qui met l'accent sur la place prépondérante du roman maghrébin placé, le plus souvent, entre deux langues et deux cultures. Tel est le cas des deux premiers romans de Driss Chraïbi, *Le passé simple* (1954) et *Les Boucs* (1955), qui émergent de manière étonnante sur le champ littéraire français. Ces deux textes, écrits à la première personne « je », mettent en scène deux jeunes hommes (Driss Ferdi, dans le premier, et Waldik Yalann dans le second) qui évoluent ensemble dans un univers socioculturel marqué par la pluralité linguistique et culturelle (quoique le "déchirement" bilingue et dès lors biculturel soit le plus dominant), en y vivant surtout, un dédoublement culturel, puisqu'ils sont porteurs de deux codes linguistiques distincts[2]. D'ailleurs, à travers la trajectoire d'un écrivain acculturé, la créativité aiguisée de Chraïbi va submerger sa société qu'il juge sclérosée. Il s'agira, pour lui, de détromper la littérature antérieure qui véhiculait au public français une image idéale du Maroc, en ce sens qu'il a voulu faire détruire les bases d'une langue privée de liberté dans les deux rives de la Méditerranée, afin de construire une liaison entre ces deux côtés, à travers un style neutre, fondé essentiellement sur une esthétique de la révolte créatrice. Ainsi, Depuis deux siècles, de nombreux écrivains plurilingues et parmi eux Driss Chraïbi*« qui demeure l'invité de la civilisation occidentale »*[3], ont remis en question la règle "une langue, une nation " par leur écrits littéraires demandant avec insistance la reconnaissance de leur particularité : vivre dans cet entre-deux langues (ou entre plusieurs langues), c'est-à-dire, se placer au périmètre de leur langue d'origine et vivre à côté de leur langue d'adoption. Un entre-deux langues qui va en opposition avec les ethnocentrismes linguistiques. Pour reprendre les termes de (RICŒUR, 2004 : 17) à propos des traducteurs, une potentialité radicale anime ces écrivains quelque peu à part : *« l'ambition de déprovincialiser la langue, invitée à se penser comme une langue parmi d'autres, et à la limite, se percevoir elle-même comme étrangère »*, et puis, l'exemple suivant traduit cette conception qui fait de la langue française, une langue décentralisée, et où le propre devient étranger, et inversement, l'étranger devient propre, une manière de s'ouvrir à l'Autre (l'autre civilisation) :

> *Ex1 :* «même le brouhaha de la rue vagi par la fenêtre ouverte, tout est annihilé. Et ses premières paroles furent : – Notre soupe ressemble à nos traditions […] tu étudies leur langue [le français] et leur civilisation […] Je retrousse mon pantalon. Je défais ma cravate, l'accroche à un clou. Seulement alors, je peux prendre place sur le seddari.»
> (*Le Passé Simple*, 1954: 11)

Ainsi, pouvons- nous relever à partir de cet exemple que le protagoniste (comme l'écrivain), s'approprie la langue française*(« tu étudies leur langue [le français] et leur civilisation »)* et l'instrumentalise non seulement pour véhiculer son référentiel socioculturel local, mais aussi pour mettre l'accent sur les échanges culturels d'ordre binaire (mode d'habillement: « cravate », meuble : « seddari », en l'occurrence), qui s'opèrent entre les civilisations.

Il en est de même pour l'exemple suivant où les cultures orientales et occidentales semblent s'interpénétrer mutuellement :

[2]Nous faisons allusion ici au rapport binaire français/arabe, compte-tenu des exigences de la présente contribution.
[3]Préface, *Le Passé Simple*, p. 3

> *Ex2 : «* [...] et moi nous ressemblons : nous sommes fonction, eux de treize siècles d'Islam, moi du seigneur, cristallisation de l'Islam. Et nous sommes dissemblables […] parce que mes vêtements sont européens et que je suis presque européanisé »(p. 15)

Il parait que les deux civilisations arabo-musulmane et occidentale se côtoient, s'influencent et s'interpénètrent réciproquement dans cette séquence conversationnelle du protagoniste. Cela s'explique par l'enchâssement de termes empruntés à l'arabe (« Islam ») dans la langue matrice qu'est le français («européens»). En outre, la présence, en même temps, du verbe "ressembler" qui marque, ici, un rapport d'analogie entre Driss et ses frères, compte-tenu de leur appartenance à la culture arabo-musulmane, et de l'adjectif « dissemblable » qui annonce la différence et l'acculturation du protagoniste (auteur), désignée explicitement par les expressions « mes vêtements sont européanisés » et « je suis presque européanisé », renforce bien notre interprétation sur ce dialogue pacifique et constructif de cultures et sur leur interpénétration mutuelle.

Nous relevons aussi que le « je » qui correspond au jeune acculturé (« européanisé ») Driss Ferdi (qui tend à s'identifier avec l'écrivain qui le fait agir et parler), est en fait un élément déictique qui nous permet de mieux saisir la manière d'établir un lien entre l'écrivain plurilingue et le métissage culturel. Et cela n'est pas le produit d'une coïncidence, mais bien au contraire, il correspond à l'aboutissement de la pensée, selon laquelle ces deux paramètres vont le plus souvent de pair. Les points de contact sont remarquables, l'un et l'autre se situent dans un permanant « entre deux », toujours pluriel. C'est ainsi que dans le champ littéraire, le métissage et le plurilinguisme, convertis en systèmes binaires, œuvrent en faveur de la déprovincialisation de l'écriture et du désenclavement de la langue et des esprits :

> *Ex3 : «* Apprends tout ce que tu peux et le mieux possible, afin que tout ce que tu auras appris te soit utile […] pour la compréhension du monde occidental […] Car nous avons besoin d'une jeunesse capable d'être entre [...] orientale et [...] occidentale, capable aussi d'assimiler la science actuelle et de l'enseigner à nos futures générations » (p. 23)

Il faudrait entendre dire aussi par « science », la langue comme moyen et fin propre à produire un « métissage savant » de plusieurs cultures, une espèce de fusion partielled'identités et de cultures distinctes, car l'écrivain bilingue (ou plurilingue) est le produit de cette tendance moderniste qui se définit par l'extraterritorialité, pour réutiliser une notion chère à (STEINER, 2002 : 21) qui considère, dans ce sens, que la littérature contemporaine est marquée par l'exil réel ou psychique, avec un nombre grandissant d'écrivains qui se trouvent en état de réconfort en se déplaçant dans plusieurs langues.

L'étrangeté de l'écrivain linguistiquement « délogé » de sa langue d'origine devient à présent un fait assez fréquent pour marquer aussi bien la transformation de la sensibilité antique que le statut personnel de l'écrivain moderne :

> *Ex4 : «* – Nous comprenons que tu sois vêtu à l'européenne, a décrété un jour le seigneur. En djellaba et chéchia, tu ferais, au lycée... » (p. 22)

Ici, le protagoniste parait (et reconnait être) partagé entre deux langues et dès lors entre les cultures qui en découlent. Il s'agit en fait d'un dédoublement de culture manifesté à travers l'adoption de deux aspects vestimentaire distincts, occidental (pantalon, cravate) et oriental (djellaba, chéchia), une manière de s'ouvrir à l'autre langue et donc à l'autre culture, remettant ainsi en cause toutes pensées antiques, et affiche la possibilité d'être différent.

Cependant, le réconfort dont jouit l'écrivain pris entre deux langues ou plus semble être incertain, en rejoignant l'idée de (Memmi, 1973 : 56), selon laquelle, *« un homme à cheval sur deux culture [et deux langues] est rarement bien assis »* :

> *Ex5 : «* Driss Ferdi [...] est issu de l'Orient [...] il demeure l'invité de la civilisation occidentale. Petit-fils de saint musulman, éduqué dans des écoles européennes, il vit à la fois le drame de son émancipation personnelle et le conflit de deux civilisations dont sa vie l'a fait tributaire.»[4]

D'un autre côté, pour que, s'il l'espère, l'écrivain puisse s'exprimer dans la langue étrangère qu'il parle, il devrait avant tout, être outillé (de manière suffisante) sur le plan graphique, morphosyntaxique et lexical, en

[4]Préface, *Le Passé Simple*. p. 3.

ce sens que ces trois facteurs apparaissent aussi bien au niveau du statut de cette langue que du corpus sélectionné, où la langue française parait couvrir un univers culturel pluriel (enclin à la modernité) dans un style d'écriture unifiant :

> *Ex6 :* «En conséquence tu ne peux pas nous recommander le sandwich au jambon. Du pâté ? Il y a aussi du gras. Du saucisson peut-être ? Le saucisson se rapproche de nos kabebs et j'entends dire qu'il en existe certaines variétés spécialement destinées aux Musulmans.» (p. 25)

D'emblée, ce qui attire notre attentions, c'est la présence simultanément de trois substantifs distincts (« sandwich », « saucisson » et « kabebs ») appartenant à trois langues différentes (respectivement l'anglais, le français et l'arabe), bien qu'ils relèvent du même champ lexical, celui de la culture culinaire. En effet, ce brassage, à la fois, linguistique et culturel nous donne l'impression que nous sommes devant un roman d'apprentissage dont la visée didactique repose principalement sur l'ouverture sur le monde moderne. De plus, l'enchâssement des deux termes « sandwich » et « kabebs » (au Moyen-Orient, viande coupée en tranche et rôtie à la broche) dans la langue française, révèle la tendance de celle-ci à emprunter des termes issus de langues différentes, à abriter un dialogue pacifique de civilisation, et à mettre en place une véritable communication interculturelle fondée sur le partage et l'échange.

Et puis, malgré que la manifestation du métissage se situe au-delà du rigoureux espace linguistique pour contenir tous les aspects de la culture, il est clair que dans le champ de la langue, il gagne une importance spéciale, dès lors que c'est dans ses profondeurs que pourrait se construire une identité qui communique avec le multiple humain. Il faut appréhender cette identité comme une genèse inachevée. Autrement dit, il s'agit d'un métissage s'inscrivant à la fois dans la configuration et l'éducation, genèse souteneuse d'une conception du monde plus étendue, voire plus moderne. Car cette faculté de se montrer différent dans le monde et à l'égard du monde se veut une dissidence contre l'être figé et clos.

2. Choix de code dans la stratégie de communication interculturelle

Toute langue possède ses propres connotations socioculturelles que l'écrivain manie en faveur de ses œuvres créatrices, puisqu'il écrit dans l'espoir d'être publié et lu. Suivant le contexte, une langue sera l'outil du pouvoir exercé par tel groupe dominant, ou au contraire, le signe de la soumission de tel autre groupe, ou encore le vecteur d'une littérature spécifique. Ayant la possibilité et la liberté de butiner d'une langue à l'autre, l'écrivain polyglotte peut sans doute dépasser l'audience limitée que lui procure sa communauté immédiate pour s'adresser à un plus vaste espace culturel. Nous voulons souligner aussi par là, le statut excentrique de l'écrivain qui conteste la logique totalement unilingue de la littérature en s'appropriant le français, illustre pour la même raison l'universalité de cette langue, et se conforme surtout à l'image que l'on se fait en France de sa culture d'origine ; une manière de tolérer la langue française et d'en émettre le signe d'une quête de symbiose[5] :

> *Ex9 : «* SYMBIOSE de génie orientale, des traditions musulmanes et de la civilisation européenne… » (*Le Passé Simple*, p. 205)

Cette réflexion sur la symbiose fait nécessairement appel à la notion dubilinguisme comme fait de système qui s'élève au rang du privilège de la catégorie des écrivains bilingues. Ceux-là, et il convient de le faire remarquer, n'apparaissent pas dans n'importe quelle situation, mais sont typiques du contexte structurel du contact de langues dont l'aboutissement est souvent l'une ou l'autre forme de bilinguisme asymétrique qui suppose un rapport déséquilibré (en termes de choix de langue d'expression, en l'occurrence) entre deux langues ou plus, néanmoins cette tendance tend, peu à peu, à s'éclipser au profit du métissage décentralisant que l'écrivain bilingue (ou plurilingue) déploie pour communiquer dans chacune des langues, dans toutes les conditions, en s'acclimatant à tous les niveaux (verbal et non verbal). En outre, il est en effet peu important que des langues en contact soient morphologiquement proches ou non, ou qu'elles soient rangées dans deux familles différentes, comme l'arabe et le français au Maroc, par exemple. Ainsi, en partant de la conviction que langue et culture sont indissociables, et que la langue est forgée par la culture et demeure incontestablement son outil d'expression privilégié, il est pratiquement simple de repérer dans le contexte littéraire, illustré par les

[5]Se référer à Christian LAGARDE, « De la pampa au quai conti » : Hector Bianciotti, transfuge linguistique et culturel », in *Des écritures « bilingues ». Sociolinguistique et Littérature*, Paris: L'Harmattan, 2001, p. 231-241 et Christian LAGARDE, « L'hospitalité des langues: variations autour d'un thème », in *Écrivains multilingues et écritures métisses: L'hospitalité des langues*, GASQUET, A., et SUAREZ, M., (éds.), Clermont-Ferrand: Press Universitaire Blaise-Pascal, 2007, p. 19-29

deuxromans maghrébins francophones soumis à cette étude, un bon exemple qui révèle le rapport traduisant bien l'entente mutuelle entre les civilisations que façonne le brassage linguistique :

> *Ex9 :* « Permission de nous réunir le samedi soir à la terrasse d'un café franco-marocain ? »(p. 202)

La portée symbolique du brassage culturel (« café franco-marocain ») témoigne effectivement d'un énorme travail de l'écrivain sur l'écriture hybride, dans l'espoir d'établir une plateforme de dialogue pacifique qui mènerait à une perpétuelle symbiose.

Comptant sur un lectorat qui maîtrise les mêmes codes que lui, l'écrivain ne saurait s'imaginer séparément de la tournure sociolinguistique, à laquelle il doit lui-même sa singularité. Chez les cultures pénétrées d'un côté à l'autre par la question des langues, l'écrivain « translingue », qui se déplace d'une langue à l'autre – et donc d'une culture à l'autre - n'est pas un hapax (GAGNON, 2000 : 171-175) mais un cas de figure. Il en ressort que le choix d'écrire dans les deux langues trouve en fait son explication dans la prise de conscience de ce qu'il existe une asymétrie entre les langues :

> *Ex9 :* « Tu as été issu de l'Orient […]tu penses en français, tu es lecteur de Voltaire et admirateur de Kant. Seulement le monde occidental pour lequel tu es destiné te paraît .... » (p. 109)

Dans le présent cas, l'asymétrie ne signifie pas forcément une absence d'intimité entre les langues, mais bien au contraire, elle permet de révéler le rapport le plus intime entre elles. Elle ne peut en aucun cas créer cette relation dissimulée, mais elle a la possibilité de la révéler en la faisant exister à l'état naissant.

Il n'en demeure pas moins que ce rapport intime, sollicité entre les langues, est celui d'un étrange contact, car il consiste dans le fait que les langues en contact binaire surtout, ne sont pas étrangères les unes par rapport aux autres, mais qu'elles sont de principe unies et complémentaires, puisqu'elles concourent à exprimer et dire la même réalité, l'exemple suivant en est une bonne illustration :

> *Ex10 :* « Ce soir,[…] J'ai jeûné seize heures. Je parle du Ramadan : ni boire, ni manger, ni fumer[...]. Naturellement le seigneur me croit bon Musulman. » (p. 16)

Un examen approfondi de cette structure discursive, fondée essentiellement sur l'alternance codique et le calque, permet de dévoiler l'intimité qui unit les deux langues (arabe et français dans ce cas). Nous avons en effet l'impression qu'il existe une espèce de symétrie dissimulée qui fait que l'arabe, (par le travail de l'écriture l'auteur) instrumentalise le français qui devient dès lors l'outil de transmission de l'univers socioculturel marocain. D'ailleurs, la confrontation de deux langues différentes (ou plus), permet de dire beaucoup plus que chacune de ces langues dirait séparément, faisant allusion ici au verbe « coïter ». Il en découle que la fin est ainsi la même pour tous les codes linguistiques, néanmoins elle demeure implicite, parce que la variété des langues sur le terrain n'interdit personne de prononcer les mots (étrangers les uns pour les autres) par une frappe unique et dès lors présenter matériellement la même réalité. Il en découle, dans cette même optique, une vision commune, une ressemblance, de sorte que toute parenté atemporelle des langues repose sur le fait que chacune d'entre elles veut une seule et même chose, qui n'est pourtant à la portée d'aucune d'entre elles isolément, mais que peut atteindre seulement la totalité des intentions qui se complètent les unes les autres, ce qui confirme notre réflexion sur la conception de la langue — et la culture — "impure". Alors que tous les éléments particuliers, les mots, les phrases, les rapports de langues étrangères s'excluent mutuellement, ces mêmes langues se complètent dans leurs intentions, en voici un exemple concret où le fqih parait respecté mais peu sacralisé ; une manière de franchir les frontière du tabou, d'aborder unrite religieux au moyen d'une combinaison de mots appartenant à deux langues différentes, dans une perspective d'intimité et de complémentarité :

> *Ex11 :* « – peut-être un fqih à qui l'on donne un petit fabor ou un plat de couscous pour aller réciter une paire de versets sur la tombe d'un disparu »(p. 77)

C'est ainsi que les termes empruntés à l'arabe (« fqih », « fabor », « couscous ») sont insérés dans les structures de la langue matrice qu'est le français, selon un processus de métissage qui fait que les deux langues (arabe et français) véhiculent conjointement le même contenu culturel qui tend à mettre en évidence le rôle important du fqih dans la société marocaine. La langue française devient donc un espace où s'opère, en même temps, le mélange et la complicité.

3. La langue comme espace de métissage culturel et identitaire

En réalité, nos conceptions littéraires, modernes et postmodernes, nous incitent naturellement à percevoir dans le plurilinguisme et le syncrétisme (surtout) qui en découle, un mouvement à la fois positif et constructif d'épanouissement et d'échange, d'enrichissement et de renouveau tant pour l'écrivain, le lectorat que pour les langues en contact elles-mêmes. Sous cet angle de vue, le cas des deux premiers romans de Chraïbi, nous invite à cet effet, à nous intéresser à une sorte de binarisme (ou plurilinguisme converti en systèmes binaires) « positif » qui témoignerait d'une certaine forme d'allocentrisme, et à tenter de dévoiler une espèce de sédimentation idéologique qui revêtait la couleur locale en la personne du seigneur, le père du jeune Driss dans *Le Passé Simple :*

> *Ex12* : mon Dieu : « Haj Fatmi Ferdi m'a appris à vous aimer dans la peur du corps et la désolation de l'âme, une femme qu'il a torturée, si bien torturée, grave, ponctuel, digne, que, cette torture en moins, elle tomberait en poussière ; des fils qu'il lie, ligote, taille, écrase, le devoir et l'honneur, dit-il...» (p. 111)

Il est clair que dans cette séquence conversationnelle du protagoniste, l'alternance intraphrastique se présente telle une modalité de dénonciation, qui définit un rapport de dualité qui le relie à son père, perçu tel un tyran. Celui-ci témoigne, au sens du narrateur-auteur d'une idéologie figée que la langue française véhicule en tant que source de « peur », de « désolation », de « torture », etc.

Par ailleurs, les mots témoignent continuellement du passage d'une langue française qui marque particulièrement l'aspiration à la pensée moderniste - de l'écrivain -, à une langue arabe qui semble plutôt se réduire à la seule réalité ethnographique :

> *Ex13 :* « Il sait que cet Occident vers lequel il m'a délégué est hors de sa sphère […]aux Deggaguine où les petits marteaux et les forêts cisèlent les plateaux de cuivre ou d'argent ; aux Chrabliyine où les battoirs aplatissent les cuirs et où les peaux de chèvre étendues par terre au piétinement des passants puent ; aux Harrarine où les rouets tournent des soies multicolores ; à Bab Ftouh où les hommes d'affaire de banque parmi les odeurs des olives et des huiles ; à Bab Jloud où les menthes parfument les théières dans les cafés» (pp. 17-76)

Cette image, à la fois, pittoresque et carnavalesque, orchestrée par l'emprunt, témoigne parfaitement de la tentative d'illustrer la possibilité de dire et de décrire dans une langue autre que la langue maternelle, par un écrivain (qui retrace dans ses récits les différentes phases de son initiation personnelle) intégré à la culture française, mais ayant opéré un retour aux racines. Il ne s'agit plus donc de langue dominante, de sous culture, ou même de culture dominante, mais bien de la source du langage de l'humanité (MOMADAY, 1985 : 155).En effet, entrer en écriture dans une autre langue, revient simplement à dire que l'écrivain fait le récit, dans cette langue obligatoirement autre, d'un fragment de sa vie, c'est-à-dire qu'il ressuscite les fragments d'une identité première et originelle. Aussi l'écrivain s'efforce-t-il dans une langue autre, donc forcément impropre et littéralement rendue autre, de susciter les fragments les plus intimes d'une période de sa vie qui, du fait même de cette angoissante étrangeté linguistique s'en trouve paradoxalement altérée. Tout bien considéré, cette écriture peut être conçue comme le résultat du dilemme de la société (marocaine en l'occurrence) qui se caractérise par l'emploi de deux langues ou plus, littéralement différentes, mais qui sont arrivées à s'unir grâce à un style de métissage peu commun dans le monde (BAREIROSAGUIER, 1999 : 10)[6], une manière d'imposer l'Orient à l'Europe, une tentative de niveler le terrain à la symbiose et à une entente mutuelle entre les civilisations
Par conséquent, nous pouvons dire qu'en choisissant le français comme langue d'expression et la France comme pays d'accueil, Chraïbi adopte et mobilise l'hétérogénéité, la fusion et la totalisation pour dessiner la voie d'une manœuvre, interculturelle, éthique et esthétique (LAPLANTINE & NOUSS, 2001 : 8-9) [7].

4. Vers une nouvelle fonction de la langue : Stratégie « crypto-ludique » au service du pacifisme

Le recours au français offre la possibilité de conquérir admiration et confiance, de jouer un rôle d'adhésif à travers l'emploi de formules, de locutions, de mots appartenant à plusieurs niveaux de langue (l'argot, familier, populaire, etc.) dans la terminologie métalinguistique, c'est le cas par exemple du mendiant qui, en donnant libre cours à sa colère dit :

[6]BAREIROSAGUIER, R., (1999), *Anthologie de la poèsieguarani du Paraguay (édition trilingue)*, en collab. Avec Carlos Villagra Marsal, Genève: Editions Patiňo, p. 10 (traduction de l'auteur)
[7] LAPLANTINE, F., ET NOUSS, A., (2001), *Métissage d'Arcimboldo à Zombi*, Paris: Pauvert, pp. 8-9.

> *Ex15 : « -*Prospérité à monseigneur, hurlait le mendiant, longue vie à monseigneur, félicité à monseigneur, saint Driss Ier, saint Driss... [...] merde ! encore du pain d'orge !–salaud fils de salaud, pourriture, avare, cochon, fils de chiens, père de singes, du pain d'orge pendant que tu manges du pain de blé tendre... » (*Le Passé Simple*, p. 28)

Ainsi, en dissimulant son intention derrière les paroles du mendiant, l'écrivain semble mettre en évidence la question de l'appropriation du français qui, n'appartenant à aucune personne, bénéficie en même temps du prestige d'une langue véhiculaire de culture, et de la liberté de traduction qui admet une myriade de variations stylistiques.

Par ailleurs, la dérivation ludique du langage, considérée comme l'un des constituants de l'argot, pratiquée dans le monde de la modernité ramène sans arrêt notre attention au langage ; une fonction sur laquelle(HAGEGE, 1996 : 263) s'exprime en disant que le discours simulacre de contenu peut être à lui-même sa propre fin, tout comme un jouet entre les mains d'un enfant. Les écrivains ne se plaignent pas tous des "rébellions" du langage au désir. Cela veut dire que, tout en étant "convertible", la langue française peut continuellement servir à elle-même de code spécial. C'est ainsi que la connotation « cachée » liée à l'usage du français, par exemple, s'inscrit en elle-même dans la fonction cryptique de l'argot (LAFAGE, 1990 : 96) :

> *« l'adhésion commune au système dont elle [la fonction cryptique] est le symbole crée naturellement chez les usagers un sentiment de solidarité qui se manifeste par le fait même de son emploi »*[8]

Il en ressort que le recours de Chraïbi à la langue française comme outil de transfert mutuel de traits culturels entre les civilisations orientale et occidentale, à travers la binarité langagière, relève d'une vision commune, ou d'une volonté de faire adhérer (à sa cause) une surface de voix beaucoup plus large :

> Ex16 : « J'étais vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une paire de chaussures. Une chemise. Une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche. J'étais fier. Comme un petit Européen ! […] Vous m'enseignâtes un jour le hadith des ablutions : ablutionné, il suffit d'un tout petit pet, pour que l'on soit souillé et astreint à de nouvelles ablutions» (pp. 13-14)

Comme nous l'avons déjà mentionné, les deux œuvres romanesques de Driss Chraïbi abritent manifestement un lexique argotique qui témoigne de l'influence mutuelle entre le français et l'arabe, sachant que cette influence implique nécessairement la présence d'une communication interculturelle à travers ces langues, et qui se manifeste généralement sous formes d'échange (culturel) et d'interpénétration réciproque. Ainsi, le recours ironique à l'argot « pet »[9], par le protagoniste acculturé (« comme un petit Européen ») et révolté, est désormais un phénomène qui s'annonce donc possible et légitime, dans le sens où « pet » désigne le déclenchement d'un « scandale », qui serait (à son sens) le meilleur moyen pour une critique vive, voire une dénonciation du décalage entre l'islam idéal révélé dans le Coran et la pratique hypocrite de l'islam (faisant allusion à son père, le seigneur).

C'est ainsi que l'évocation par le jeune Driss Ferdi de deux rituels différents, l'un d'origine occidentale, l'autre arabo-musulmane, qui émanent du quotidien des marocains («vêtu d'une veste et d'un pantalon. Aux pieds une paire de chaussures. Une chemise. Une ceinture à la taille. Un mouchoir dans ma poche… hadith des ablutions ») n'est en fait qu'une manière ingénieuse et inventive, voire une stratégie crypto-ludique pour gagner l'adhésion d'un public plus vaste, dans le cadre d'une vision commune et d'un appel ferme à l'entente mutuelle et à la tolérance religieuse

5. La voix de l'interculturalité

Y-a-t-il une spécificité littéraire propre aux écrivains bilingues ? Telle est la question à laquelle nous aimerions répondre. En effet, en raison de son installation en France et de son choix de s'exprimer dans la langue française, Driss Chraïbi a choisi de faire le récit dans cette langue nécessairement autre, d'un fragment d'enfance, dans l'espoir de faire apparaitre les bribes d'une identité première, d'une culture originelle, une

[8]LAFAGE, S., (1990), «L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation du français ?», in Langue *française*, n°90, 1991, pp. 95-105.
[9]«pet » étant la forme argotique du mot "scandale", URL : http://atilf.atilf.fr/

ouverture à l'Autre et à sa culture qui peut être conçue comme la voie d'une communication interculturelle, telle qu'elle est présentée dans l'exemple suivant:

> *Ex1 : «* Le canon d'El Hank tonna douze fois. Dans le concert consécutif des muezzins, nous nous levâmes, Berrada, Roche, moi. Nous allumions notre première cigarette de la journée, la première aussi pour Roche, le chrétien.» (*Le Passé Simple*, p.7)

A l'instar de son héros, dans l'exercice de son style scriptural, Chraïbi est continuellement rappelé à l'ordre par la langue de ses origines qui lui indique qu'il est, certainement fils adoptif de la France et de la langue française («tu étudies leur langue et leur civilisation », p. 12) , néanmoins il demeure fils de la terre marocaine (sur laquelle se réunissent harmonieusement, « Roche », le français chrétien, « Berrada » et « Driss»), toujours lié à elle par ses racines, à savoir la langue maternelle : *«* Parce que je suis arabe je dois porter un nom comme Ali ben Couscous » (p. 67)

Il en résulte que cette existence obsessionnelle du Maroc et de la langue maternelle dans l'œuvre romanesque de Chraïbi est devenue une tournure pensée et voulue. Ainsi, ce qui jadis était conçu comme une contrainte linguistique et une arduité expressive, en raison de la coexistence litigeuse et inconfortable de la langue d'origine et de la langue adoptive (y compris les cultures qui en découlent), a été converti en stratégie volontaire et réfléchie, comme le montre l'exemple suivant :

> *Ex3 : «* le Maroc, pays d'avenir, le couscous, les métèques, la danse du ventre, les souks, des Buicks, des bidonvilles, des pachas, des usines, les dattes, les muezzins, le thé à la menthe, les fantasias, les khaîmas, les djellabas, les haîks, les turbans, les charmeurs de serpents, les conteurs publics, les sabirs, le méchoui, la kesra, la sécheresse, les sauterelles – c'est tout ? non !... le tam-tam, les sorciers, les pirogues, la mouche tsé-tsé, la savane, les cocotiers, les bananiers, les flèches empoisonnées, les Indiens, Pluto, Tarzan, le Capitaine Cook...République Française » (p. 76)

Dans l'écriture Chraïbienne, les deux langues cohabitent, s'interpénètrent et se complètent mutuellement, favorisant ainsi l'émergence d'une nouvelle langue véhiculaire d'une culture plurielle (« djellabas », « métèque », « Buicks », etc.), qui assouvit un désir stylistique et esthétique qui marque aussi la particularité de l'écriture de Chraïbi, où apparaissentplusieursaspects culturels : religieux, ménagers, culinaires, vestimentaires, etc. Et par la même occasion, l'écriture se réalise comme une marque d'identité, ou un acte de "griffer et de greffer". Ainsi, la cohabitation des deux langues nous incite à penser à une écriture hybride, à une culture frontière et à la flânerie, écriture de l'ambivalence, qui pose comme problématique l'identité du texte même et celle de son auteur, car ce qui rend clair le recours à la langue française du côté de l'écrivain "étranger", c'est sans doute, son installation à l'époque en France, puisqu'il y vit et y pense, et par conséquent, le français devient sa patrie linguistique et littéraire, d'où son dédoublement culturel :

> Ex5 : « Driss Ferdi [...] est issu de l'Orient [...] il demeure l'invité de la civilisation occidentale. Petit-fils de saint musulman, éduqué dans des écoles européennes »[10]

Et la langue, de ce point de vue, devient un moyen pour exprimer l'art de dire et de s'identifier avec l'Autre.

Ainsi, comme nous l'avons déjà souligné, nous tenons à observer de plus près, la plateforme franco-arabe qui reçoit en son sein une diversité culturelle, sachant que ce binarisme existe bien chez nos écrivains maghrébins contemporains qui écrivent ou ont écrit en français. En effet, cet attrait pour la France et le français n'est pas exceptionnel au XXème siècle, parce que la langue française constitue l'idiome que les écrivains maghrébins (et parmi eux Driss Chraïbi) ont avantagé dans leur option translinguistique et transculturelle tout au cours des trois derniers siècles, notamment pour des motifs politiques, culturels et de mitoyenneté. De plus, elle est la langue de prestige social, langue de diplomatie, mais aussi un facteur véhiculaire de connaissances et de cultures :

> *Ex6 : «* tu penses en français, tu es lecteur de Voltaire et admirateur de Kant. Seulement le monde occidental pour lequel tu es destiné […] Un jour, un cartable

[10]Préface, *Le Passé Simple*

fut substitué à ma planche d'études, un costume européen à ma djellaba. Ce jour-là renaquit mon moi » (pp. 109-199)

Elle agit aussi en faveur de l'instauration d'un climat de symbiose entre les civilisations:

Ex7 : «toi, chrétien, français, mon camarade de classe depuis sept ans révolus, mes fesses et les tiennes sur les mêmes bancs, à peu de chose près les mêmes notes scolaires, les mêmes goûts pour un philosophe, un poème, une marque de tabac, « phraséologie » entre deux cours, correspondance, je copiais tes cravates et tu as adopté ma façon de déambuler... » (p. 195)

Force est de remarquer dans les exemples cités ci-dessus, que l'usage "carnavalesque" de termes issus de langues différentes, tend à renverser leur hiérarchie et les valeurs qui en découlent, de sorte que leurs différences (en tant que systèmes linguistiques) sont devenues leurs sources de complémentarité et de connivence, qui leur permettent d'instaurer conjointement un climat de tolérance et de symbiose, c'est-à-dire, une espèce de médiation interculturelle entre les civilisations. En outre, la présence de certaines dichotomies (*Ex7)* telles que « planche d'études » Vs « cartable » et « djellaba » Vs « costume européen », dont l'effet est rendu beaucoup plus négligeable grâce à l'emploi du verbe « se substituer », d'une part, et le recours à l'adjectif «même » (*Ex7*) qui indique la ressemblance et la correspondance, d'une autre part, laisse entendre une familiarisation et une adaptation de Driss avec la langue et la culture de l'Autre, motivé surtout par les nouveautés et la modernité qu'elles représentent. La langue française joue, dans ce cas, un rôle d'accueil et de croisement de cultures, et pourrait même être perçue comme un "creuset" pouvant abriter une diversité de langues et de cultures. Et cela interroge, en quelque sorte, "le plaisir d'habiter la langue et la culture de l'Autre", mais aussi « le plaisir de recevoir chez soi, la parole de l'étranger », inaugurant par là une véritable "hospitalité langagière et culturelle " (RICŒUR, 2004 : 20).

Ainsi, tout en étant marquée par la polyphonie du moi, la littérature de Chraïbi devient une littérature plurielle, effet de la cohabitation de différentes voix culturelles logées dans le récit romanesque. Leur caractéristique commune pourrait bien être ce style polyphonique qui s'inscrit dans le cadre *d'une francophonie réconciliatrice, au sein de l'œuvre, – de voix multiples – […] où la langue natale interagit avec le français*(COMBE, 1995 : 137) :

Ex8 : « Le cas typique d'un intellectuel ou plutôt d'un néo-intellectuel venant d'un autre continent, d'une autre somme d'histoire. Maniant avec quelques aisances notre langage et nos avocasseries européennes, notre histoire, l'effort de deux millénaire de Français amassé goutte à goutte, idée après idée, vie après vie ; et nos institutions l'une enfantée par l'autre : tout cela lui est étranger […] Même pour le problème des Nord-Africains qui lui tient à cœur, il n'est absolument pas dans le coup. Parce qu'il oublie que c'est à un public français doué de réactions françaises qu'il désirerait s'adresser [...] il a la prétention, l'ambition, la naïveté de vouloir imposer l'Orient en Europe» (*Les Boucs,* 1955 : 69)

Etant la propriété de deux cultures, Driss Chraïbi construit son territoire dans ce terrain vaste de l'entre-deux placé entre différentes langues et cultures. La question identitaire se pose et s'impose devant l'écrivain maghrébin, et c'est d'ailleurs, le cas de tous les bannis du langage. Mais si nous partons au-delà du concept binaire identité/altérité, nous pouvons alors le considérer comme l'un des cas exceptionnels du système binaire des langues, du biculturalisme et du métissage positif dans la littérature francophone contemporaine :

Ex9 : «– Toi Français ? me demanda-t-il.
– Non, répondis-je. Arabe habillé en Français » (p. 222)

Quoiqu'il en soit, ce va-et-vient, effectué par Chraïbi entre le français et l'arabe, ainsi que les problèmes relatifs à ces mouvements pendulaires, révèlent incontestablement son mode de vie, sa psychologie et son style d'écriture. Il en montre d'ailleurs une meilleure illustration en écrivant ses deux premiers romans *Le Passé Simple* (1954) et *Les Boucs (1955).*

6. Vers une redéfinition de la culture du « choc de cultures »

Si le contact de langues apparait tel un vent impressionnant qui continue à envahir des territoires communautaires à travers le monde, il n'en reste pas moins que le contact de cultures, le suit sur la même voie (CALVET, 1993 : 17):

> *« […] le monde est plurilingue en chacun de ses points et que les communautés linguistiques se côtoient, se superposent sans cesse»*

Cette idée se rencontre avec l'attitude du jeune Driss (agissant sous les ordres de son père, le Seigneur) qui accède à l'école française pour apprendre le français, mais aussi la culture française :

> *Ex1 : «* nous te permettons de considérer ladite soupe comme le feraient des chrétiens : tu étudies leur langue et leur civilisation […] Nous comprenons que tu sois vêtu à l'européenne, a décrété un jour le Seigneur. En djellaba et chéchia, tu ferais, au lycée...» (*Le Passé Simple*, p. 17)

Il en découle que cette situation plurilingue de la planète implique un contact permanent et dynamique entre les langues et les cultures qui en découlent, surtout que la mondialisation se présente comme un phénomène inéluctable qui dicte la nécessité d'une symbiose entre les civilisations :

> Ex2 : « SYMBIOSE de génie orientale, des traditions musulmanes et de la civilisation européenne… » (p. 205)

En outre, (SPAËTH,2010 : 10) souligne que le concept de contact de langues s'implante et se fixe, dans un premier temps, dans la linguistique qui réunit les langues dans un rapport comparatif, en vue de les comprendre davantage et de les classer. De son côté, l'évolution de la langue, comme nous l'avons précédemment souligné, rend patent la présence de certains phénomènes linguistiques tels que les emprunts lexicaux, et toutes les influences d'origines étrangères, dans une langue donnée supposant préalablement (et de toute évidence) des contacts de civilisations (ou de cultures) : « tu étudies leur langue et leur civilisation. »(p. 17), que Driss Chraïbi, en l'occurrence, met bien en scène (à travers l'évocation des thèmes tels que le colonialisme, les conflits de génération, etc.), en mettant l'accent sur les habitudes sociales aux multiples aspects et sur l'émigration et le mélange des nations qui, à son sens, conduisent ensemble au mélange des langues et dès lors des cultures. Nous comprenons par-là, que littérature (maghrébine), posait et imposait la question d'acculturation à ces auteurs. Ceux-ci se retrouvaient porteurs d'une double identité culturelle, en raison de leur scolarisation à l'école française pendant la période coloniale qui concomite avec leur patrimoine arabo-musulman. C'est le cas, par exemple, du jeune Driss Ferdi qui veut, en même temps, être européanisé et dénoncer certaines pratiques hypocrites que lui impose son père au nom de l'Islam :

> *Ex3 : «* La première génération occidentalisée, […] le patrimoine que l'on transmet de père en fils comme une formule de vieux cru, comme un flambeau, mais aussi, succession d'époques, que l'on amende. Mon époque : tailler au nom d'Allah, spéculer au nom de Mahomet, acheter, vendre, sans pitié, sans scrupule, l'argent. » (p. 265)

L'aspiration à la modernité de Driss et les pratiquesreligieuses de son père se retrouvent heurtées, les deux étant intrinsèquement liés à une religion islamique qui ignore l'individu, et appelle à la tolérance, à la solidarité et à la symbiose entre civilisations :

> *Ex4 : «* Lui, c'est Haj Fatmi Ferdi [...] l'autre, c'est le chrétien ; même pour les obsèques de son frère, il est resté habillé en chrétien… » (p. 135)

Par conséquent, il parait clairement que les écrivains formés au lycée français ont tendance à s'orienter vers la civilisation occidentale et se voient donc divisés par deux cultures ou plus. La littérature maghrébine de langue française est donc une littérature hybride qui remplit la fonction de médiation interculturelle et favorise donc la culture d'un contact binaire fondé surl'interaction et la symbiose.

Par ailleurs, dans les théories de la communication et des relations entre individus et groupes de cultures différentes, la réflexion sur le contact de cultures est à la fois ubiquitaire et remarquablement absente. Certes, les textes consacré à l'importance et les effets des échanges entre les cultures dans la vie contemporain sont considérablement présents, néanmoins peu d'écrivains ont pris l'initiative de rendre intelligible les fondements de ces échanges, qui, si on les place dans le cadre d'une sous-région comme l'Afrique du nord francophone, ils recouvrent des questions majeures. Les sociétés maghrébines contemporaines sont réellement imprégnées par l'existence de plusieurs cultures qui datent quelquefois de plus d'un millénaire de relations avec l'Islam. Sur une

vaste échelle, ces sociétés sont le fruit de la «compétence interculturelle »[11] qu'ont apprise certains de leurs individus, tant dans les rapports avec les cultures importées que dans les rapports entre les cultures locales du territoire en question. Malgré qu'aucune étude spécifique n'ait encore été effectuée sur une compétence pareille, un simple observateur, attentif du champ littéraire francophone − nord-africain − peut facilement la percevoir :

> *Ex5 : «* – Dans toute tranche de jambon il y a du gras Nous n'aimons pas le gras. En conséquence tu ne peux pas nous recommander le sandwich au jambon. Du pâté ? Il y a aussi du gras. Du saucisson peut-être ? Le saucisson se rapproche de nos kabebs et j'entends dire qu'il en existe certaines variétés spécialement destinées aux Musulmans. » (p .25)

Nous relevons à partir de l'alternance codique ci-dessus (français, anglais, arabe) la présence, en même temps, de plusieurs termes (« sandwich », « saucisson »,« kabebs ») issus de plusieurs cultures culinaires et territoires géographiques et ethnique. Il en ressort que les cultures s'interpénètrent et s'influencent mutuellement par le truchement des activités créatrices d'un écrivain polyglotte doué de compétencesinterculturelles, de sorte que ses productions littéraires deviennent un carrefour où se recoupent les cultures et dialoguent entre elles.

A partir de là, nous pouvons considérer le concept d'échange comme un moyen qui vise à renouer avec l'action, en vue de faire disparaître progressivement les distances spatiales et temporelles (les frontières territoriales n'étant plus que symboliques). La tendance spontanée à utiliser la langue française est manifeste, et ce à travers l'usage de termes étrangers. De là, émane une pensée intentionnelle d'abolir toute conception figée de la culture (GOFFMAN, 1973a : 148), et cela ne peut se réaliser qu'en adoptant la langue, les moyens et les objets de communication– essentiellement culturels– de l'Autre pour se faire comprendre. Nous pensons dans tous les cas, que l'acte d'articuler sa pensée et son discours au moyen d'éléments d'autres langues peut certes être compris comme une marque d'interférence, mais aussi comme un moyen permettant de divulguer les relations que l'écrivain entretient avec chacune d'elles, et les liens de complémentarité qu'il suppose ou constate entre elles et entre les cultures qu' elles véhiculent. Nous sommes donc en droit de se demander sur l'emploi du français dans cette disposition complexe, compte-tenu de l'individualité de l'écrivain (Chraïbi en l'occurrence) qui s'exprime de manière assez différente dans les deux codes, arabe et français,de sorte que ce dernier puisse donc, à fortiori, se substituer à l'arabe pour assumer la même fonction discursive. Dans ce contexte, Driss Ferdi, par exemple, recourt constamment aux actes emportés et agressifs à l'égard de toute forme d'oppression et ce, en affichant une espèce de connivence tant sur le plan linguistique que culturel, qui couvre, dans ce cas, un aspect irénique, joignant ainsi les langues (arabe et français)– et les cultures qui en découlent – en les poussant vers un dialogue de coopérations interpersonnelles et d'entente mutuelle, chassant par là toutes formes de discours figé ;une espèce de subversion en faveur d'un irénisme entre les cultures des deux rives :

> *Ex6 :«* La première génération occidentalisée, […] ton époque, le patrimoine que l'on transmet de père en fils comme une formule de vieux cru […] tailler au nom d'Allah, acheter, vendre, sans pitié, sans scrupule, l'argent » (pp. 275-286)

L'adjectif « occidentalisée » connote la mise en place d'un certain irénisme entre les cultures arabo-musulmane et occidentale, car l'acculturation qu'a subie « la première génération » a été la source de sa motivation et de sa tendance réformatrice, voire émancipatrice. En outre, les rituels religieuxque pratique le père, etqui échappent parfois aux norme de l'Islam, déplaisent et irritent le jeune Driss qui les perçoit comme de simples pratiques monotones et hypocrites, et que Driss Chraïbi, lui-même, dénonce vivement, offrant au lectorat une littérature démystifiante, qui propose des passages un peu surréalistes. Ainsi, par le biais d'un langage hybride, Chraïbi désacralise les pratiques religieuses "hypocrites" en la personne de son père, laissant entendre par là, une ouverture de son univers socio-culturel à toute forme d'entente et de dialogue pacifiste

[11]Cette situation émerge au moment où la lutte contre le colonialisme est flamboyante. Le concept de tiers-mondisme couvre alors une tendance dont le témoignage révèle un champ d'intervention très limité (Bruckner, 1983, pp. 64-223). Néanmoins, la critique du tiers-mondisme, notamment parles « charters » à faciliter notoirement l'émergence de rapports interculturels qui prennent l'aspect de « transfuges culturels qui transitent d'un univers à un autre, brisent les c1assements, amortissent les oppositions, fluidifient les échanges » (p. 292). En effet ce sont des individus (écrivains, étudiants, penseurs, etc.) qui ont contribué à une large mobilité favorisant de nouvelles formes d'expressivité et d'échanges (linguistiques, culturelles, stylistique, etc.) entre différents territoires du globe. Cette idéologie s'appuie fortement sur l'idée selon laquelle « personne n'éduque autrui, personne ne s'éduque seul, seuls les hommes s'éduquent ensemble par l'intermédiaire du monde » (Paolo Freire, cité par Bruckner, p. 286).

avec l'occident : « toute haine est d'abord un malentendu », (*Les Boucs*, p. 36), et cela peut être compris comme une stratégie ou une manière détournée d'imposer l'Orient à l'Europe : « mais il a la prétention, l'ambition, la naïveté de vouloir imposer l'Orient en Europe » (p. 70)

D'un autre côté, il faudrait l'admettre, les deux romans dans lesquels nous avons puisé les éléments constitutifs de notre corpus d'analyse sociolinguistique, nous ont permis aussi de nous rendre compte de la distance presque irréductible qui existe entre l'univers socio-culturel de l'écrivain et les valeurs occidentales. Driss est fermement déchiré et secoué, de telle sorte que le savoir acquis à l'école française lui offre la matière première d'une vision beaucoup plus critique, lui confère une ambition tendant vers l'émancipation vis-à-vis de quelques pratiques traditionnelles et religieuses détournées, sans toutefois manifester de l'aisance ni d'un côté ni de l'autre :

> *Ex7 :* « Tu as été issu de l'Orient et, de par ton passé douloureux, tes imaginations, ton instruction, tu vas triompher de l'Orient. tu sais disséquer les légendes, tu penses en français, tu es lecteur de Voltaire et admirateur de Kant. Seulement le monde occidental pour lequel tu es destiné te paraît semé de bêtises et de laideurs, à peu de chose près les mêmes laideurs et les mêmes bêtises que tu fuis » (p. 109)

Cette lecture-là serait suffisamment clarifiante pour mieux saisir, le malaise de la communauté immigrée ainsi que les malentendus qui pourraient naître entre les deux univers occidental et oriental, et que l'écrivain lui-même tend à dissiper. Et, pour reprendre autrement la question que soulèvent ces deux univers distincts, qui prennent ensemble l'aspect d'une rivalité qui hante l'esprit du protagoniste et dissèque sa pensée, notamment quand il s'agit de remédier à ce qu'il appelle léthargie du monde oriental, nous pouvons ainsi présenter l'exemple suivant :

> *Ex8 :* « Les écoles coraniques m'ont enseigné la Loi, dogmes, limites des dogmes, hadiths. Pendant quatre ans. A coups de bâton sur mon crâne et sur la plante des pieds […] hurler à ce passif. Tu ne connais pas le Seigneur, chien fils de chien ? [...] les attroupements pour un serpent charmé, un gosse perdu ou abandonné, une vente au marché noir et à l'air libre, écraser une tomate pourrie, un tibia tendu soudain, d'un pied sûr comme un sabot de mulet, vite, toujours plus vite ! […] étouffons amiablement l'affaire, au fond du pot de miel il peut y avoir de la merde. Symbiose oui, mais : symbiose de mon rejet de l'Orient et du scepticisme que fait naître en moi l'Occident. » (pp. 10-219)

Nous remarquons ici que l'ordre linéaire des faits est renversé par une violence excessive des termes, qui offensent et chutent en cascade. On assiste au déploiement d'un affolement du langage sans cesse réactivé à travers un relâchement au niveau du style d'écriture (« merde ! »). Les mots s'annoncent comme des armes, lancées de toute part, hâtant irrémédiablement le déroulement du récit. La multiplicité des phrases nominales dicte la trame narrative et place le lecteur au cœur même de la vie marocaine. Si l'on veut changer le monde oriental, le sortir de sa léthargie (désignée par l'adjectif « passif »), il faudrait nécessairement recourir à un langage nouveau, incisif, prompt à choquer, en vue de réveiller et d'obliger l'orient à sortir de ses retranchements. Notre romancier a sciemment employé le verbe « écraser », chargé à l'excès, turbulent, impétueux, afin de capter l'attention de son public et d'éveiller en lui des sentiments de surprise et d'étonnement, pour que celui-ci regarde les choses en face et appréhende « une couleur locale, un Maghreb»(p. 54). D'ailleurs, son langage a ses attentes, c'est-à-dire, quitter un univers endormi, perverti, pour accéder à un autre plus vivant, peu démystifié, quelque fois même douteux et ambigu, mais inévitable, en ce sens que l'objectif des modes de rupture est de s'attaquer aux normes conventionnelles du discours littéraire. C'est en fait tout un système académique qui est contesté ; une nouvelle conception esthétique et morale de l'œuvre dont le but ultime est d'émanciper l'écriture, constituant ainsi une forme de dénonciation et de rupture par rapport aux systèmes idéologiques figés. Chraïbi voit que le poids des traditions est trop lourd à porter pour les nouvelles générations, de plus en plus acculturées, et cela lui apparait comme une barrière périlleuse à leur salut, se présentant devant leur accès à un monde occidental, jugé douteux et incertain (source de « scepticisme »).

7. L'entre-deux cultures ou comment parler de la société française sans nier ses origines

Comme nous l'avons antérieurement précisé, l'écrivain maghrébin s'exprimant dans la langue française, se retrouve clivé par deux cultures, et c'est justement grâce aux mots et au jeu de mots qu'offre cette même langue, qu'il peut volontairement ou involontairement évoquer la société française, sans renier ses origines et avec toutes les imperfections qui y existent :

> *Ex1 : «* — Il fait froid en France, m'explique-t-il. Nous t'envoyons à Paris, en toute confiance […] Pas un gramme de mon passé ne m'échappe, il défile, il est simple : j'ai joué, j'ai gagné. Je m'étais révolté, pauvre, […] mesquin, fétu qu'un taleb eût écrasé, […] Je suis Marocain et en quelque sorte le Maroc m'appartient. » (pp. 293-294)

La juxtaposition des deux termes relatifs aux noms de pays « Maroc » et « France » incarne bien le rapport binaireOrient/Occident, ainsi que leur rapprochement agréable et radieux. Il s'ensuit que dans *Le Passé simple*, le jeune Driss, se révolte contre l'institution patriarcale qui marque bien ses origines, sans pour autant s'abstenir de mettre en avant la culture de l'autre rive de la Méditerranée fraîchement acquise pendant la période coloniale.

Le lectorat y détecte ainsi deux instances l'une s'opposant à l'autre, Driss symbolisant l'Occident et son père l'Orient. Car si le premier s'attache vivement à son appel à la cohabitation entre les civilisations, le second quant à lui, se montre hostile face à toute tentative de s'ouvrir à l'Autre (l'Occident).

8. Une "tropicalisation" culturelle?

Depuis longtemps, les contributions de Mikhaïl Bakhtine dans la théorie du roman et aux recherches culturelles, et particulièrement les concepts du dialogisme et de la carnavalisation, ont engendré une véritable révolution dans l'étude du roman francophone. Si le dialogisme relève de la dynamique interrelationnelle de l'échange verbal, la carnavalisation, quant à elle, renvoie à la transposition dans le discours littéraire des rites populaires du carnaval (BAKHTINE, 1970a : 216). Cela amène à réfléchir sur les littératures de langue française non-hexagonales, en l'occurrence la littérature maghrébine de langue française à partir de cette perspective bakhtinienne du plurilinguisme, selon laquelle le roman en provenance des espaces francophones, ne s'est généralement imposé qu'en minimisant la centralité homogénéisante du système verbal et idéologique français, faisant par là allusion au "français du Maghreb", ce que justement (KUNDERA, 1993 : 44) préfère appeler *« tropicalisation du roman »*, l'exemple le plus significatif nous est fourni par cet extrait :

> *Ex1 : «* […] depuis les fèves jusqu'aux tomates vertes, blé dur, riz, charbon de bois, viande en conserve, beurre fondu, dattes…tout ce qui fait les assises d'un ménage fassi. J'imaginais ceux qui déferlaient vers le Bousbir, véritable ville close où près de 3000 pensionnaires de tout sang et de toute peau travaillaient à la chaine (le mois le plus productif est le Ramadan, le mois saint) ; les petits vieux qui trottinaient, genou tremblotant, turban patriarcal, tapis de prière, chapelet lourd, à la recherche d'un petit garçon perdu dans la foule ; et ceux qui n'avaient ni loi ni toit, allant de groupe en groupe, de confidence en confidence, un nationaliste à dénoncer, un portefeuille à escamoter, un commerce illicite à régler à l'amiable, arabe habillé en Français »(p. 49)

Ici, l'amalgame – linguistique et culturel – est manifeste et puise ses principales ressources dans la culture populaire du carnaval, mais aussi dans le principe de tropicalité[12], auquel Chraïbi a eu recours pour plier la langue française aux exigences de ses propres aspirations créatrices, rendant ainsi plus large les dimensions de la francité[13],en ce sens que le processus de "romanisation" dans les pays francophones, largement lié à l'expérience coloniale, a créé un milieu où la subversion carnavalesque a pris toutes espèces de formes.

Il parait évident, de ce point de vue, que Driss Chraïbi a bien voulu laisser paraitre sa volonté de dépeindre et surtout, de faire connaître les traits de différence culturelle du Maghreb par rapport à une *« universalité supposée de l'humanisme »* (*BONN, 1993 : 94),* étant donné que le style romanesque maghrébin mis en œuvre, dans ce cas, exprime la rupture sur la base de multiple carnavalisations discursives, et son adoption s'annonce

[12]La tropicalité est une tendance qui repose sur l'incorporation parodique des clichés sur la vie dans les pays tropicaux où la modernité rejoint la tradition dans un amalgame hétérogène. Elle relève du principe transdiscursif qui consiste à s'emparer des discours sociaux ou littéraires et de leurs charges sémantiques pour les renverser et les relativiser. En tant que relation horizontale entre les différents discours où les hiérarchies sont neutralisées, la transdiscursivité est liée ici à la tropicalité dont la charge subversive consiste en un processus de récupération d'autres discours", précise Semujanga (1999: 140-41; 139).

[13]Le Grand Larousse présente la francité - dont la manifestation est la francophonie - comme l'«ensemble des caractères propres à la civilisation française» souligne Aurélien Yannic (1995: 14). Cela signifie qu'on se rapporte ici beaucoup plus à la France et à une essence française qu'à la langue.

remarquable dans l'extension des limites de la francophonie littéraire et dans l'établissement d'un monde interculturel où communiquent, par le jeu du style d'écriture, plusieurs aspects de l'hétérogène.

9. Statut de la femme dans la communication interculturelle

Le constat est que le genre féminin représente une composante axiale dans les questions humaines, et donc de l'interculturalité, en raison de certains aspects et effets de l'oppression subie par les femmes, mais aussi du désir que cette pratique ségrégative puisse être connue et dénoncée. Dans ce sens, il existe en effet de nombreux traits communs relatifs à la situation des femmes résidant dans le monde non occidental (le Maghreb, en l'occurrence), toutes victimes d'une discrimination concrète et d'une domination symbolique : Le sexisme, une peur diffuse et agressive d'autrui (Memmi, 1994 : 234), tel est le cas par exemple de la mère de Driss dont la soumission à l'égard de la tyrannie de son mari n'affiche aucune limite :

> *Ex1 :* « Il est grand, mince et sa barbe en collier lui donne un air de sainteté parce qu'à la minute même de son apparition les muezzins de Mazagan appellent les fidèles à la prière de l'aube. La femme est debout, une serviette à la main. L'homme s'essuie la figure, les mains et les pieds […] La vapeur de l'eau versée de la bouilloire en cuivre dans la théière de nickel qu'il lui tend à bout de bras noie la figure de la femme accroupie devant lui. » (*Le Passé Simple*, p. 32)

Tâches ménagères, servilité, vénération, tels sont les traits définitoires de la situation de la mère, telle qu'elle est présentée dans l'extrait ci-dessus, et qui reste paradoxalement "anonyme" tout au long de l'œuvre où elle est continuellement désignée par le terme « femme ». Cette situation amoindrissante semble priver la mère du privilège d'être égale à son marie qui lui fait subir toutes sortes de pratiques de soumission : « debout », « accroupie », etc. Il se trouve aussi que ce thème est très récurrent chez Chraïbi, et est donc bien illustré dans ses œuvres, comme le montre ce deuxième extrait où les souffrances révèlent bien la situation lamentable de la mère de Driss que l'écrivain ne désigne même pas par un nom, faisant allusion à sa faiblesse, soumission et passivité :

> *Ex2 :* « Elle avait toujours habité des maisons à portes barricadées et fenêtres grillagées. Des terrasses, il n'y avait que le ciel à voir – et les minarets, symboles […] Il rentra, soliloqua sa prière du soir, se coucha, péta très fort. Quelques instants après, les yeux fermés à demi, il faisait entendre des renflements paisibles. Ma mère alla le border. Je la vis un instant debout devant son matelas, le regardant intensément, le menton tremblant, les mains jointes dans une expression de souffrances, prête à défaillir. Elle aussi fit ses ablutions et sa prière du soir. Elle resta agenouillée sur le tapis pieux à égrener son chapelet et à balbutier des litanies en l'honneur de Moulay Driss, le saint de sa ville natale […] » (pp. 41-158)

Il en découle que la tyrannie du père s'étend jusqu'à atteindre la féminité en la personne de la mère, dont la soumission aveugle, la rejette dans le gouffre abyssal de la discrimination de genre et de la souffrance.
Par ailleurs, il semble que la démarche Chraïbienne vise l'action et son changement idéal, et qu'elle aspire aussi à la transformation de l'identité et de la mentalité (HARDING, 1991 : 287), qui revendique une égalité entre homme et femme. Et, cela est bien illustré dans les propos de Mac O'Mac qui, s'adressant au jeune Waldik (d'origine nord-africaine), lui réclame du respect vis-à-vis de Madeleine (d'origine française) qu'il chérit tendrement en l'appelant 'Minette' :

> *Ex4 :* « –Minette !... Mi- nette !...M'expliquant par-dessus son épaule : -Madeleine, ma femme, mon vieux. Soyez poli. Je ramassai le cigare, le désaplatis entre mes doigts, le rallumai […] — Minette, dit Mac, je te présente Waldik, un Arabe qui veut faire de la littérature. » (*Les Boucs*, p. 35)

Il en découle ainsi que la voix de Driss Chraïbi s'oriente vers une revendication commune : la reconnaissance des singularités, pour la femme comme pour l'Autre (HARDING, 1991 : 287), chassant par-là toutes formes d'exclusion pour instaurer les piliers d'une concorde et d'une considération réciproque entre les deux sexes. En s'associant avec l'arabe, le français devient dès lors un véritable moyen de réconciliation entre cultures – mais aussi entre sexes d'origines différentes –, fondée sur la base d'un système binaire de langues consistant et radieux.

10.Conclusion

Que conclure de tout cela ? Qu'il est important et même indispensable qu'un individu donné puisse manifester dans un processus de réciprocité, son talent littéraire et sa culture dans la ou les langues de son choix, et qu'il puisse rejoindre, s'il en est privé sur l'espace qui lui est naturellement confié, compte-tenu de ses origines et des lieux hospitaliers lui facilitant l'épanouissement. Il semble toutefois important de décoder au niveau social ces tendances apparemment impulsives, alimentées par les inclinations les plus intimes des hommes. En effet, les flots des créateurs d'une langue à l'autre montrent qu'il n'y a là rien d'artistique, mais plutôt des enjeux (d'ordre politique, économique, linguistique, social et culturel) dont les recherches de Bourdieu nous ont permis de révéler les secrets (Bourdieu, 2001 : 97). Il en ressort que le phénomène du contact binaire des langues intervient manifestement dans les échanges interculturels qui s'opèrent via des langues et pour les langues, vu leur rôle d'enrichissement et leur contribution dans l'instauration d'un climat de symbiose et d'entente mutuelle, particulièrement entre les civilisations orientale et occidentale. D'autre part, avec *Le Passé Simple* et *Les Boucs*, Driss Chraïbi a fait main basse sur la société marocaine et la société immigrante, en s'attaquant, sans réserve, aux origines et aux conditions lamentables dans lesquelles vivent les immigrés dans leur pays d'accueil. Afin de mettre en avant ce malaise intolérable qui règne dans les deux univers, il n'hésite pas à décrire, à travers un langage hybride, la vie de ses jeunes héros acculturés et habités non seulement par une rage innovatrice à l'encontre de leur propre culture, mais aussi par un désir ardent d'adhérer au monde occidental. La voix Chraïbienne serait, à la fois inauguratrice et novatrice d'une communication interculturelle, en ayant recours à la binaritéqui consiste dans la combinaison de sa langue maternelle et de la langue française en contexte littéraire. Cela signifie que la conversion du contact de langues en systèmes binaires permet de décelertrois modalités d'expression, engagées par l'écrivain :linguistique, stylistique et culturelle,et de le placer dans un entre-deux, vivant un dédoublement, tant linguistique que culturel, qui conditionne l'écriture. *Le Passé Simple et Les Boucs* représentent conjointement un exutoire, où il montre aux lecteurs ses désirs, ses désillusions et la réalité liée à son référentiel socio-culturel local, mettant ainsi l'accent surla nature du rapport établi entre orient et occident, en transgressant à la fois la Loi de l'identité et la Loi de la Grammaire. La mise en scène de la révolte et de la haine à travers un langage violent et incisif où chacun de ses mots nourrit l'action de ses œuvres, est rendue plus vivace. Ainsi pourrions-nous parler d'un fonctionnement performatif du langage Chraïbien, car chacune de ses paroles prêtées à ses personnages construit efficacement son récit. Dès notre première lecture de ses œuvres romanesques, nous avons enregistré un flux torrentiel de mots qui recouvrent une tonalité satirique« sous le couvert de » la communication interculturelle. Les deux romans nous délivrent un message, au moyen d'une écriture de la colère, fondée sur l'ambivalence et la bilingualité. Or, cette colère ne peut être active sans un langage percutant, blasphémateur et mordant. L'auteur va très loin dans la raillerie, transgressant ainsi les règles de grammaire et de syntaxe, afin d'imprégner ses textes d'une touche de rejet et de mépris, qu'il reconvertit aussitôt en appel ferme à la symbiose et à l'entente mutuelle entre les peuples.

Bibliographie

Corpus

CHRAÏBI, Driss, (1955 (1989)), *Les Boucs*, Paris : Éd Gallimard
CHRAÏBI, Driss, (1954 (1986)), *Le Passé Simple*, Paris : Éd Gallimard

Références

[1]. BAKHTINE, Mikhaïl, (1970a), *La poétique de Dostoïevski*, Paris: Seuil
[2]. BAREIRO, SAGUIER, (1999), *Anthologie de la poèsieguarani du Paraguay* (éd.), en Rubén, collab. Avec Carlos Villagra Marsal, Genève: Editions Patiňo.
[3]. BONN, Charles, (1993), «Acculturation, différence et écart: trois lectures du roman maghrébin», in *Carrefour de cultures. Mélanges offerts à Jacqueline Leiner*, (éd.), ANTOINE, Régis, Tübingen: Gunter Narra Verlag.
[4]. BOURDIEU, Pierre, (2001), *Langage et pouvoir symbolique*, Paris: Seuil.
[5]. CALVET, Louis-Jean, (1993), *la sociolinguistique*, Paris : PUF
[6]. COMBE, Dominique, (1995), *Poétiques francophones*, Paris: Hachette
[7]. GAGNON, Serge, (2000), « La langue, gardienne de la foi », in *Le Français au Québec, 400 ans d'histoires et de vie*, Ploudre, Michel, (éd.), Montréal : Fides-Publications du Québec.
[8]. GOFFMAN, Erving, (1973a), *Les relations en public. La mise en scène de la vie quotidienne II*, Paris: Les Éditions de Minuit
[9]. HAGEGE, Claude, (1996), *L'enfant aux deux langues*, Paris: Ed Odile Jacob
[10]. HARDING, Sandra, (1991), *Whose Science? Whose Knowledge? Thinking from Women's Lives*, Ithaca: Comell University Press.
[11]. KUNDERA, Milan, (1993), *Les testaments trahis. Essais*, Paris: Gallimard.

[12]. LAFAGE, Suzanne, (1990), «L'argot des jeunes Ivoiriens, marque d'appropriation du français ?», *inLangue française*, n°90, 1991, pp. 95-105
[13]. LAPLANTINE, François et NOUSS, Alexis, (2001), *Métissage d'Arcimboldo à Zombi*, Paris: Pauvert
[14]. MEMMI, Albert, (1973), *Portrait du colonisé*, Paris: Payot.
[15]. MEMMI, Albert, (1994), *Le racisme*, Paris: Gallimard, Coll. «Folio/Actuel", 2ème éd. rév..
[16]. MOMADAY, N.Scott, (1985), *The Cultural and Literary Background*. Norman: University of Oklahoma.
[17]. RICOEUR, Paul, (2004), *Sur la traduction*, Paris: Bayard
[18]. SPAËTH, Valérie, (2010), « Le français au contact des langues: présentation », in *Langue française* 3/2010 (n°167), p. 3-12. URL: www.cairn.info/revue-langue-francaise- 2010-3-page-3.htm
[19]. STEINER, George, (2002), *Extraterritorialité*, Paris: Calmann-Lévy.
[20]. ZAKI, Abdellatif, (2004), *Communication interculturelle : Enjeux et Défis*, Rabat: Éd OKAD.